Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 24 (1921-1922)

Artikel: Souvenirs d'enfance
Autor: Elder, Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748929

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOUVENIRS D'ENFANCE

Couramment, vers la fin de leur carrière, les poètes ou les romanciers notoires écrivent leurs souvenirs. Alors que l'on a chanté sa chanson, vidé sa besace, que l'âge alourdit l'imagination, c'est une façon de tenir son public en haleine, de renouveler des droits d'auteur qui s'épuisent. Mais aussi c'est une joie pour le vieil homme qui s'assoit, la route accomplie, de se retourner vers le jardin de son enfance, d'y retrouver l'aube, les fraîcheurs chastes, les visages morts tant aimés, celui-là surtout qu'appelle le soldat qui tombe, le visage de la femme dont les entrailles nous ont portés.

N'écrit point, au reste, ses souvenirs qui veut. Il y faut des grâces d'état. Particulièrement pour les souvenirs d'enfance: Alexandre Dumas pourra rédiger des mémoires pleins de vie, d'élan, de fantaisie, illuminés de faconde, d'actions d'éclat, en somme le plus beau et le plus bouillonnant de ses romans. Mais pour conter, analyser, peindre, parfois simplement évoquer les sensations fugaces de la petite enfance, rassembler ces nuages qui ont troublé vaguement notre premier éveil, il faut une sensibilité rare, le don précoce de se replier sur soi-même et de tendre un moi inconscient aux empreintes extérieures.

Dans toute œuvre, romanesque ou poétique, j'aime par-dessus tout trouver l'homme. Rien de plus insignifiant, de plus vide qu'un livre qui ne nous renseigne point sur l'auteur, qui ne nous apporte pas quelque chose de vivant, un ami, voire un ennemi. Trouver un homme avec ses curiosités, ses passions, ses haines, ses émotions, sa façon de sentir, de voir, de comprendre et de traduire, c'est la plus grande joie que donne un livre. Notre univers est tellement restreint! Quoi que nous fassions, nous y tournons comme un chien à l'attache. La nature n'a qu'une sonorité pour chacun de nous, toujours la même. Et les hommes que nous coudoyons journellement, si fermés, attelés à la meule du gain quotidien, ne sont pas faits pour élargir notre horizon spirituel, jeter notre esprit aux aventures.

Mais voici un livre où un homme parle, souffre, vit, se met à nu. Aussitôt il semble que vous ayez d'autres yeux, un cœur neuf, un sang nouveau. Tel soir que vous n'aviez pas remarqué,

tel geste jamais vu, telle méditation encore close, mille choses de la nature, de la pensée et de vous même s'éveillent comme une nuée d'oiseaux dans un arbre endormi. Fi des romans qui n'ont pour eux que l'histoire, cette affabulation qui est d'autant plus grossière qu'elle est plus tourmentée! L'art commence où l'homme apparaît, sympathique, antipathique, sublime ou canaille, mais vivant!

Que de fois, lisant Stendhal, n'ai-je pas été exaspéré par cet esprit étroit de maire radical de village! Et pourtant j'y reviens avec plaisir. Non qu'il soit le géant que certains disent. Mais parce qu'en dépit de sa mauvaise écriture, de son cabotinage, de sa fatuité pédante, de ses pillages littéraires, c'est tout de même un tempérament personnel qu'il est plaisant d'affronter. De même pour Michelet, cette soupe au lait révolutionnaire qui s'enlève à la flamme d'une allumette. De même pour Flaubert l'impassible, dont on entend malgré lui les dents croquer le bourgeois. De même pour le vicomte de Chateaubriand, drapé, hautain, insolent. De même pour tous ceux qui avaient quelque chose à dire, et qui nous l'ont dit selon leur vérité à eux, en écoutant la confidence du double précieux qui hante la dépouille mortelle des artistes.

Je pense à votre grand Spitteler, à ses *Premiers Souvenirs*. Déjà nous connaissions son don d'analyse, ses facultés poétiques et cette aisance, qui lui est propre, à se mouvoir dans le monde spirituel, à transposer en féérie, rien que d'y toucher, l'humble et merveilleuse réalité. Nous connaissions l'écrivain, le poète. Nous l'admirions. Mais il était encore dans l'Olympe, figure lointaine, à la fois noble et aimable. Et voilà que tout soudain il se donne à nous, charnellement, sous la forme d'un bébé précoce, tendre, observateur, mais déjà méditatif, inquiet des raisons et du lien obscur des actes. Et voilà que nous l'aimons pour cette vie nouvelle, étrange, rare, dont il nous fait cadeau.

Les souvenirs d'enfance sont un portrait, une confession. Même sophistiqués — parfois sincèrement au reste, — ils font toujours l'effet d'une main chaude qui étreindrait la vôtre pour vous conduire. A vrai dire ils n'ont pas toujours cette simplicité dépouillée qu'on admire dans Carl Spitteler. L'écrivain qui les rédige a vieilli dans le métier, et les longues veilles, seul à seul avec sa pensée, lui ont donné une manière d'interpréter que l'on retrouve dans le carnet intime. Chez Anatole France, cette déformation est très sen-

sible. Malgré toute la fraîcheur du livre, *Le Petit Pierre* n'est guère qu'un chapitre de plus des bons propos de maître Sylvestre Bonnard.

J'ai toujours imaginé Anatole France en barbiche blanche, en calotte de soie, dans la cité des livres. Il y a du feu dans sa cheminée, car le feu, de ses langues d'aspic, vous aiguillonne l'esprit. Il y a aux murs des œuvres d'art très classiques, j'entends des œuvres dont la beauté réside dans le style, les proportions, l'harmonie. Bien sûr, il y a aussi une fenêtre, peut-être deux, car le jour est la santé de l'esprit! Mais elles ne sont point là pour encadrer un paysage ou puiser du ciel. Les paysages d'Anatole France sommeillent sur les rayons de sa bibliothèque. Par exemple dans ce Virgile richement relié. Il y voit des satyres et des nymphes. Ou encore un pittoresque historique brossé par David. Il n'aime pas Chateaubriand, par Dieu non! C'est un forestier grandiloquent. Mais le sourire pincé, les phrases cadencées de Paul Louis Courrier, quel charme! Et Prudhon, et Boilly, et Debucourt .... et aussi ces légendes dorées ingénues comme une patenôtre de servante! L'esprit humain est plein de délices. C'est là qu'il fait bon se promener, discourant et glosant sur la faiblesse des hommes et sur leurs ridicules attendrissants.

Tel je retrouve mon France dans *Le Petit Pierre* — Calmann Lévy éd. — C'est l'enfance. Oui. Mais d'abord c'est toute une époque surannée, un petit monde honnête, rétréci, qui sent la lavande et le moisi, et qui prend un charme adorable dans les évocations du maître-écrivain. Ce sont des figures soignées comme un portrait d'Ingres: Mélanie, l'oncle Hyacinthe, mademoiselle Mérelle .... Ce sont de bonnes histoires substantielles et sages qui sentent beaucoup plus les réflexions de la maturité que l'élan de l'enfance. C'est, enfin, cette glose, à la fois désabusée et optimiste, qui environne la vie d'un désespoir fleuri, et place dans la main de la victime une coupe parfumée et les roses sur sa tête. Le chapitre intitulé „Le monde inconnu“ est caractéristique de cette manière, ou la paraphrase de cette formule profonde: „Ignore-toi toi-même!“ Anatole France tient sa jeunesse en main comme un vieux daguerréotype effacé, brumeux, noyé d'argent et il suit son esprit qui vagabonde tout à l'entour, — l'esprit de monsieur Bergeret et de ce Jérôme Coignard qui fréquenta, j'imagine, dans le vestibule de la création, la belle âme de mon oncle Benjamin.

Tout différent est Pierre Loti. Quittant l'intelligence pure d'Anatole France, nous entrons avec Loti dans la sensibilité vive. Qu'on m'entende. Je ne veux point dire que Loti manque d'intelligence, loin de là; ou que France est totalement dépourvu de sensibilité. Non! Si j'essaie de résumer ces deux talents dans une formule, c'est pour exprimer que l'un est spécialement cérébral tandis que l'autre se meut surtout dans la vie émotive.

Prime Jeunesse — Calmann-Lévy éd. — est le dernier livre paru de la longue histoire de Pierre Loti racontée par lui-même. Il le dit quelque part, et chacun le sait, qu'il n'a fait que se raconter, et c'est là où il excelle, à rendre les sensations, les impressions, les émotions qui ont passé au travers de lui-même. Il ne les rend pas dans une forme de haut style, précise et pure de tournure, châtiée mais traînant, comme une appoggiature, des grâces sceptiques en fin de phrases. Il les rend — en apparence du moins! — tout uniment, avec l'imperfection charmante du premier jet, transporté par le sentiment qui crée le rythme. Loti, c'est toujours une cadence émue, un ensemble de sonorités heureuses qui mettent le lecteur en état de sentir, d'imaginer, de voir. Il vous prend par les nerfs comme un violon, il vous caresse de berceuses comme Lamartine.

Je me souviens qu'il y a quelque part dans son œuvre, — mais où? Qu'il me pardonne! — le simple récit d'une promenade en sampang sur une chaude rivière orientale. Le sampang dérive au fil des moiteurs oppressantes. L'écrivain est étendu dans la frêle embarcation, sur le fond même et sous une tente, faisant corps, en quelque sorte, avec la barque. Et la symphonie commence. La symphonie des mille sensations passagères distribuées par l'eau, la chaleur, le silence, le mouvement, un choc, un cri, par tout ce qui heurte cette chair sensible, cette chair dont chaque pore, semblable aux palpes de l'insecte, paraît contenir un faisceau de papilles intelligentes.

Que de souvenirs frissonnants cet homme ne devait-il pas garder de sa prime jeunesse! Les pages qui vous tremblent dans les doigts sont innombrables dans son livre! Rappelez-vous celles où la vieille tante vient annoncer la mort de son frère! La mère monte l'escalier, se hissant à deux mains, „comme une blessée". Dans la chambre elle s'affaisse dans son fauteuil, les doigts impatients sur la bride de son chapeau. Le malheur pèse, étouffe, avant d'être révélé. Et l'enfant inquiet, troublé, ignorant, plonge

le visage dans la robe maternelle, „à la manière des tout petits quand ils sont en détresse“. Alors il nous parle, Loti, de la robe de maman; il nous en parle avec une mélancolie parfumée, avec une piété gracieuse, de cette „robe-musique“ dont la soie noire était brodée de dessins verts qui figuraient des dièses. Mais la voit-on cette robe consolante? La touche-t-on des yeux et du visage en lisant ces lignes? .... Peut-être bien que non! Mais à coup sûr, aux rythmes de Pierre Loti, il s'évoque, dans les brumes pensives de notre être, des robes de laine, de faille ou de soie, les robes où nous avons naguère réfugié nous aussi notre détresse, la robe de maman .... La magie de Loti est de nous réveiller le cœur.

Francis Jammes en use fréquemment de même, car il possède également le don de sentir et d'aimer. Combien toutefois sa manière est différente! Poète, et poète chrétien, il a au fond un solide optimisme de gentilhomme campagnard, ami des randonnées sylvestres et d'une table bien garnie. Il aime la nature en païen fraîchement converti et la raconte avec des grâces de Saint-François. Protestant, fils, arrière-petit-fils de huguenot, Loti ne laisse point transparaître dans son tempérament l'humeur morose, rigide et glacée du huguenot. Il est tout trempé de pitié chrétienne au contraire, d'amour mélancolique. Il est peut-être, dans le fond, plus catholique que Jammes dont les élans, les oraisons, sentent toujours un peu le pipeau. Pierre Loti est sans recherches, tandis que Francis Jammes se pare volontiers de guirlandes, — des guirlandes d'une fantaisie pleine de goût et d'un parfum chaste.

C'est d'ailleurs ce qui donne tant de charmes à ce premier volume de souvenirs qu'il intitule délicieusement *De l'âge divin à l'âge ingrat* — Plon-Nourrit éd. — Francis Jammes y conte ses années d'enfance et l'histoire des siens dans ce pays béarnais qu'il a si profondément pénétré. Une grande bonhomie, parfois un peu goguenarde, règne tout au cours de ces pages. Pas de philosophie. Beaucoup de tendresse. Le récit est constamment objectif, vivant, animé par un style alerte où fourmille l'image simple, bien venue. C'est la truite étoilée comme un ciel, la grappe du chapelet qu'on presse pour en extraire le vin de grâce, les rimes qui se répondent comme des oiseaux ou des vendangeurs .... Cent trouvailles poétiques, faciles, sans efforts, étincellent au tournant des pages comme la blancheur des aubépines au détour des chemins.

Il faut le reconnaître pourtant: tout ce livre est fait de rien. Des critiques exigeants ont reproché à Jammes ce vide enrubanné, rappelant, par comparaison, le temps de *Clara d'Ellebeuse* ou de *Pomme d'Anis*. J'avoue, pour ma part, avoir pris plaisir à la lecture de ces souvenirs. Leur forme même, où la distinction du XVIIIme siècle se mêle à des pudeurs de jeune fille, est un régal. Evidemment il n'y a pas de gros événements, de catastrophes, de frénésie! Ces modestes vies provinciales, d'il y a un demi siècle, ne faisaient pas beaucoup de bruit. Tout leur but même était de n'en point faire, leur honneur d'être droites, leur fierté d'être pures. Anatole France les a gravées d'un burin pénétrant; Francis Jammes en a fait une sanguine souriante.

Pour toucher le grand pathétique, il faut en venir à Gorki. Mais quel abîme entre la Russie et la France, surtout entre le peuple russe et la petite bourgeoisie française! Francis Jammes nous a conté son enfance claire et joyeuse. Pouvait-il conter autre chose et faut-il le lui reprocher? Gorki nous a dit l'enfer de sa prime jeunesse, parce qu'il est véritablement né, qu'il a grandi au milieu de démons acharnés, déments ou passionnés.

Ma vie d'enfant — Calmann-Lévy éd. — de Maxime Gorki est certainement le livre de souvenirs le plus cruel, le plus émouvant, le plus vrai. Je dis *le plus vrai,* parce que c'est celui qui comporte le moins de déformation littéraire, le moins de transposition poétique. Ailleurs, on sent toujours, interposé entre le fait et son rapport, la personne de l'écrivain et sa manière d'accommoder. Ici la vérité est vive, brutale même. Il n'y a pas de filtre, il n'y a pas d'écran. On reçoit la lumière en pleins yeux. Et avec l'expression, à la fois tendre et passionnée de Gorki, l'effet est d'une grande puissance.

C'est, je crois, par cette façon directe de sentir et de rendre que les écrivains russes nous touchent d'une manière toute spéciale. Nous ne sommes pas accoutumés à tant de fraîcheur. Un Français absorbe, digère, puis bâtit son œuvre d'après certains canons préétablis. Chez le Russe l'expression est en quelque sorte un réflexe et son art consiste à n'en point avoir, au sens où nous l'entendons.

Quand on pénètre, à la suite de Gorki, dans ce triste monde russe, une sorte d'angoisse prend à la gorge notre vieux bonheur bourgeois. Tous ces gens ivrognes, détraqués, féroces, mystiques,

que le moindre choc plonge en transes; ces femmes résignées, naïves, bonnes et folles; toute cette humanité à peine dégrossie de la bête, qui s'égorge, se bat ou s'abrutit, vous enveloppent d'horreurs et de frissons. Puis, tout à coup, il passe un rayon merveilleux, une musique céleste vous transporte: c'est maman qui vient d'apparaître et qui flotte dans la chambre, légère comme un nuage ensoleillé; c'est grand-mère qui dévide la légende miraculeuse des saints; ou c'est un vieux petit évêque, jovial et doux, qui pose sur la tête de l'enfant sa main qui dégage une odeur de bois de cyprès.... Puis les portes infernales roulent de nouveau et l'abominable lutte recommence.

Ces visions consolantes et l'abjection quotidienne, Gorki les évoque à la manière d'un poète tendre, sans amertume. L'antique résignation de ce peuple roué couve dans ce livre que domine une haute pitié humaine. C'est un document, mais c'est aussi un poème. Les Français arrangent des histoires à l'entour de leurs minces souvenirs d'enfance. Spitteler tente un coup de sonde psychologique au fond de ses premières années. Gorki confesse la passion douloureuse de son corps, de son âme, jusqu'au jour plus noir où on le mit à la porte pour chercher son pain. Ceux-là vous parlent à l'esprit, au cœur. Le Russe vous mord aux entrailles!

BOULOGNE sur Seine MARC ELDER

□□□

KLEINER SEE

Von MAX GEILINGER

Ein Born für Rehe, der Elfen Waldspiegelein;
Junge Lüfte tanzen sie auf den Wellen,
Den leichten, leisen; Mückengesirr, blaugrüne Libellen.
Uferstille, Seerosen, Zitterschein.

Waldsee im feuchtenden Buchentale,
Den Mond vergoldet und Sonne durchflammt;
Du gleichst im Herbst einem Silberpokale,
Der ganz geborgen in rotem Samt,

Da du so klein bist. Doch Wolkenfirne
Spiegelst du feierlich wie ein Meer:
Es huscht Märchen rings um dich her
Und du hältst dich rein für die größten Gestirne.

□□□